

OCTOBRE 2002

# **HISTOIRE DE RACES ANIMALES HISTOIRES DE SOCIÉTÉS HUMAINES**

*Jean-Claude Flamant*

Edité par la Mission Agrobiosciences. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



## Cycle « Histoires de... »

En explorant l'histoire de l'agriculture et de l'alimentation, notre intention n'est pas d'exalter le passé en entretenant la nostalgie d'un paradis perdu, mais, tout au contraire, de mieux comprendre les enjeux actuels. Car nos relations contemporaines avec le monde rural et avec l'aliment sont toujours sous-tendues par des évolutions et des ruptures successives, technologiques, économiques, politiques ou culturelles.

Ces « histoires » que nous vous proposons de lire, instructives, ludiques et parfois paradoxales, sont tirées de dîners-débats mensuels, organisés en partenariat avec l'Association « La Maison Verte ». Ces soirées conviviales se déroulent dans le cadre du restaurant « La Table Verte », au cœur du village de Montbrun-Bocage (31).

(1) « Histoires des races animales et des sociétés humaines », avec Jean-Claude Flamant, zootechnicien, directeur de la MAA.

(2) « Du voyage des plantes à la mondialisation des espèces cultivées », avec Michel Chauvet, ethno-botaniste à l'Inra.

(3) « De la découverte des toxiques aux poisons modernes », avec Jean-François Narbonne, professeur de toxicologie à l'Université de Bordeaux 1.

(4) « Innovation technologique et comportements alimentaires », avec Jean-Pierre Poulain, sociologue à l'Université Toulouse-Le Mirail.

Les cahiers sont édités par la Mission d'Animation des Agrobiosciences.

Directeur : Jean-Claude Flamant. Directeur de la publication : Jean-Marie Guilloux.

Rédaction : Valérie Péan.

ENFA, BP 38, 31 321 CASTANET-TOLOSAN CEDEX

Tél : 05 62 88 14 50. Fax : 05 62 88 14 51. Mel : [barbace@agrobiosciences.com](mailto:barbace@agrobiosciences.com)

**La Mission d'Animation des Agrobiosciences (MAA)** est un centre d'animation de débats publics. Elle est financée par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le ministère de l'Agriculture et de la Pêche dans le cadre du Contrat de Plan Etat-Région.

La MAA a pour but de favoriser, renforcer et développer les échanges autour de trois thèmes : la transformation de l'agriculture, l'évolution de l'alimentation, les enjeux sociétaux des sciences du vivant.

## **Jean-Claude Flamant**

### **Chercheur en zootechnie**

Passionné par les pays méditerranéens, excellent connaisseur des agricultures de la planète, fin prospectiviste, conférencier recherché pour la pertinence de son regard et son sens de la synthèse ... On en oublierait presque que Jean-Claude Flamant fut d'abord un ingénieur agronome spécialisé dans la génétique quantitative tant ses champs d'intérêt débordent le strict cadre de sa discipline. Et pourtant... Ce directeur de recherche Inra a fait partie des pionniers en la matière. Entré dès 1963 au centre Inra de Jouy-en-Josas, il figure parmi ces jeunes chercheurs que recrute Jacques Poly, alors fondateur du département de génétique animale à l'Inra (il sera P-Dg de l'Inra de 1978 à 1988), pour redresser l'élevage français. Une aventure qui conduira Jean-Claude Flamant à sillonner les terres midi-pyrénéennes dès 1970, date à laquelle il intègre le laboratoire de génétique des petits ruminants, dans le nouveau centre Inra de Toulouse. Là, il poursuivra l'œuvre initiée par Jacques Poly sur la sélection des brebis laitières de Roquefort.

Pressentant l'intérêt des méthodes de diagnostic et de gestion des systèmes d'élevage, il sera à l'origine de la création de l'Unité de Recherches sur les Systèmes et le Développement, qu'il dirige de 1980 à 1988. Puis il sera nommé, par Jacques Poly, président du Centre Inra de Toulouse de 1985 à 1999. Depuis cette date, il dirige la Mission d'Animation des Agrobiosciences. Un rôle qui ne pouvait déplaire à ce « défricheur » de nouveaux territoires.

## Conférence

### « Histoires de races animales Histoires de sociétés humaines »

**Depuis le 19<sup>ème</sup> siècle, de nombreux « traités de zootechnie » ont été publiés sur la sélection des races animales, de même qu'une foule d'analyses sociologiques sur les sociétés rurales de tel ou tel pays du monde. Mais peu de travaux mettent l'accent sur le fait que les populations d'animaux domestiques sont gérées par... les hommes. C'est toute l'originalité du regard que porte Jean-Claude Flamant : oui, les modalités techniques et les orientations de la sélection sont aussi des modalités sociales. Et les questions du pouvoir, évidemment au cœur de ces questions de société, sont à mettre en relation avec les formes de gestion et de contrôle des populations animales. Il suffit de suivre à la trace la saga du mouton Mérinos, d'éclairer les enjeux des Haras royaux ou de revisiter les conditions d'émergence de nos lois actuelles pour nous en convaincre. En clair, l'histoire des races animales ne pouvait se raconter sans celle des hommes.**

Commençons par quelques points de repères. Car le point de vue de Jean-Claude Flamant nécessite un minimum de rappel : « En premier lieu, la domestication, pour les espèces concernées, implique la dépendance vis-à-vis de l'homme. Les espèces animales dont il est question ici concernent celles que l'homme exploite aujourd'hui pour ses productions de viande, de lait, de poils et de laine, d'œufs... En fait, ces espèces sont en nombre très limité : une dizaine peut-être, si l'on y inclut les oiseaux, une demi-douzaine seulement si on se limite aux mammifères... Ces populations animales domestiquées, ainsi mises au service des besoins de l'homme – il ne sera ici question que des animaux dits de rente<sup>1</sup> -, deviennent elles-mêmes intimement liées aux traits de la société qui exprime ces besoins ». Au passage, levons d'emblée la confusion fréquente entre la notion d'espèce et la notion de race : « Les espèces appartiennent au monde de la nature, différenciées par les processus de l'évolution au long de millions d'années, telles que Darwin en a formulé l'hypothèse. Alors que les races sont le produit d'une différenciation intra-espèce sous l'action des sociétés humaines. Sur le plan génétique, la distinction est également essentielle. Le génome des

---

<sup>1</sup> Il convient de distinguer les animaux *de rente* et les animaux *de compagnie*. Les « animaux de compagnie », ce sont les chats et les chiens, et autres animaux familiers. Les « animaux de rente », ce sont les animaux d'élevage recherchés pour leur production (bovins, ovins, porcins) et pour leur travail (chevaux, ânes...).

espèces est unique et ne peut pas, jusqu'à présent, être reconstruit par l'homme en cas de disparition de l'une d'elles, même si Steven Spielberg a porté à l'écran le retour des dinosaures... Pour les races, en revanche, il s'agit d'une combinaison complexe de variants génétiques qui correspond aux caractères recherchés au long des générations successives, combinaison difficile à reconstituer en cas de disparition d'une race, mais théoriquement possible si l'on parvenait à disposer d'un descriptif précis ». Une différence fondamentale qui explique le contraste entre la multiplicité de races animales créées par les éleveurs, et le nombre très réduit d'espèces domestiquées parmi celles qui sont le produit de l'évolution. Dernier rappel, et non des moindres, « l'homme partage avec ces espèces le fait d'être un animal et même plus, un mammifère... Cette situation génère des proximités, des troubles, des ambiguïtés, des familiarités, des rapports affectifs, et stimule également des rapports de domination. Elle est à la base des processus de la domestication au Néolithique ».

Justement, démarrons au Néolithique, puisque cette époque de l'humanité fut marquée par « l'invention » de l'agriculture et de l'élevage : « C'est là que commence l'utilisation des animaux à des fins vivrières – lait et viande pour l'alimentation, peaux, fourrures et laine pour l'habitat et l'habillement. Les activités d'élevage vont donc se substituer à la chasse pour assurer cet approvisionnement, grâce à des animaux gardés à proximité des lieux d'activités humaines ». Serait-ce que le processus de domestication fonde son origine dans de telles finalités économiques et vivrières ? Selon Jean-Claude Flamant, bon nombre d'arguments tendent à démontrer le contraire : non, l'insuffisance des approvisionnements alimentaires par la chasse et la cueillette ne justifierait pas l'idée même de la domestication. Et le conférencier de pointer une tout autre hypothèse : « La domestication est peut-être d'abord le produit de la fascination exercée sur l'homme par les animaux, comme le commente Jean-Pierre Digard<sup>2</sup>. Ainsi, selon la thèse que défend avec beaucoup de talent Jacques Cauvin<sup>3</sup>, « *la naissance de l'agriculture* » serait à relier à « *la naissance des divinités* ». Cet auteur montre tout particulièrement que dans la région du « Croissant Fertile » (NDLR : en Syrie), émergent des foyers de civilisation dont il nous reste notamment des sculptures et une iconographie où dominent simultanément « la mère déesse et le taureau ». Ce qui sera ensuite l'expansion de l'agriculture pourrait bien avoir eu pour origine la conception d'« *un pouvoir étrange sur les animaux* »... Il faut donc d'abord faire appel au besoin spécifique

---

<sup>2</sup> Jean-Pierre Digard est ethnologue. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont « Les Français et leurs animaux », éditions Fayard, 1999. Et « La plus belle histoire des animaux », avec trois autres auteurs, aux éditions du Seuil.

<sup>3</sup> Jacques Cauvin, archéologue spécialiste de la préhistoire, a écrit plusieurs ouvrages issus de ses recherches sur le néolithique du Proche-Orient (de 12 000 à 6 300 ans avant JC) et a développé une théorie sur l'origine de la domestication de l'animal fondée le contexte social, culturel et symbolique. Lire l'article pages suivantes.

qu'ont les hommes de se doter de représentations du monde, d'identifier et de chercher à dominer des forces qui les dépassent, pour raisonner l'origine de sa domination sur la nature... C'est à partir de ces sociétés singulières que se répandent ensuite les pratiques de l'agriculture et de l'élevage, puis, dans un deuxième temps, que sont mesurées les conséquences de cette domination pour satisfaire les besoins concrets de tous les jours ».

Quoi qu'il en soit, sous cette dépendance humaine, les espèces animales domestiquées se développent progressivement, se diversifient et se transforment. « Très concrètement, leur morphologie même s'en trouve modifiée, comme le montrent les fouilles archéologiques : ainsi, leur format est généralement réduit, principalement parce que leur régime alimentaire, sous contrôle humain, est sans doute moins favorable que lors de leur vie à l'état sauvage. De même, les conditions de la reproduction des mâles et des femelles changent : le nombre de reproducteurs étant volontairement réduit par les hommes, des gènes sont mis à l'état homozygotes<sup>4</sup> et des caractères dits « récessifs » se manifestent au niveau de l'aspect physique. Or, certains d'entre eux peuvent être privilégiés et sélectionnés : les couleurs, les panachures, le port des cornes, etc, sans aucune connaissance des mécanismes de la reproduction et de l'hérédité ».

De ces premières modifications à l'élaboration d'un système de sélection animale, il y a un bond. C'est en effet dans l'Espagne du 16<sup>ème</sup> siècle que cette pratique apparaît pour la première fois, dans le cadre d'un pouvoir aristocratique. « Il s'agit alors d'exploiter les moutons Mérinos caractérisés par la production de laine fine. Physiologiquement, ce type de laine est liée à une configuration particulière des phanères<sup>5</sup> : cette particularité génétique serait originaire du Maroc et aurait été introduite en Espagne par les royaumes musulmans. De fait, la « Reconquista », qui s'opère au cours du 15<sup>ème</sup> siècle, se traduit notamment par la constitution de grands troupeaux d'ovins Mérinos destinés à la production de laine. Cette dernière constitue en effet, à l'époque, un produit stratégique, à la base d'une industrie textile importante, contrôlée par le pouvoir politique en Angleterre, en France et en Espagne, où le privilège royal est accordé à une association de propriétaires, la « Mesta ». Celle-ci contrôle les chemins de la transhumance depuis les grands domaines du sud-ouest jusqu'aux parcours estivaux des montagnes du centre et du nord de l'Espagne. Il en est resté l'expression bien connue : « *Laissez passer le Mérinos !* ». Un monopole qui concerne

---

<sup>4</sup> Un gène est dit homozygote lorsqu'il possède deux allèles identiques situés au même emplacement sur les deux chromosomes d'une même paire.

<sup>5</sup> Les phanères désignent la production épidermique apparente, en l'occurrence, les poils et duvets du mouton. Contrairement aux autres races ovines, les poils du Mérinos ont la même structure que le duvet. D'où une toison certes courte, mais surtout homogène et fine. La laine y gagne en souplesse, élasticité et résistance.

également l'exportation des reproducteurs Mérinos, interdite sous peine de mort, sauf à l'initiative du Roi d'Espagne ». Qui n'hésite pas, lui, à user de son privilège : des troupeaux Mérinos font ainsi fréquemment l'objet de dons aux autres familles royales européennes, notamment sous forme de dote des infantes. Telle sera l'origine du troupeau des Mérinos de Rambouillet en France, installée à la Bergerie Royale...

Enfin, c'est dans ces troupeaux royaux que sont réalisés les choix des béliers destinés à la reproduction dans les troupeaux commerciaux. Ce système pyramidal est ainsi adopté en Australie, pays d'expansion des Mérinos au cours du 19<sup>ème</sup> siècle, avec une structure en troupeaux sélectionneurs « d'élite », qui fournissent leurs béliers à des troupeaux « multiplicateurs », lesquels approvisionnent les troupeaux « commerciaux », destinés à la production de laine.

Mais la sélection ne s'arrête pas au mouton. Dans la France de Louis XIV, l'administration de Colbert met en place le système des Haras qui survivra à la Révolution et qui perdure jusqu'à nos jours. Il s'agissait alors de fournir aux familles d'aristocrates les moyens de sélectionner les « beaux chevaux », en réalisant les meilleures combinaisons possibles entre diverses origines. « Beaux » et pas forcément « utiles »... Car selon Jacques Mulliez<sup>6</sup>, cette organisation ne répondait pas du tout aux besoins des armées, qui achetaient et importaient des chevaux dans toute l'Europe...

Car ainsi que le souligne Jean-Claude Flamant, « en dehors de ces schémas pyramidaux et aristocratiques, la gestion courante des populations animales au niveau local et des « petites gens » continue de s'effectuer durant des millénaires par des choix et des échanges d'animaux selon les besoins vivriers, les travaux des champs et le transport des hommes et des marchandises. Cette gestion, réalisée sans qu'interviennent des choix explicites et organisés, ne manque pas d'introduire, au fil des siècles, des différenciations des populations animales en référence aux conditions climatiques et aux grands types de systèmes agraires : sociétés agricoles sédentaires, sociétés en zone d'herbages, sociétés nomades, etc. ». Et Jean-Claude Flamant de revenir à ses moutons... « Dans ce contexte, le cas des ovins est particulièrement intéressant à suivre car cette espèce présente des différenciations génétiques sur de nombreux caractères visibles. Tout particulièrement, la queue grasse est portée majoritairement par les ovins du Proche-Orient, et sa fonction peut être considérée comme similaire à celle de la bosse des chameaux dans des conditions climatiques arides. En revanche, la queue fine est portée par les ovins de l'ouest. Or les

---

<sup>6</sup> Dans son livre « Les chevaux du royaume, histoire de l'élevage du cheval de selle et de la création des haras », édité en 1983 par Montalba (Arthaud), le juriste Jacques Mulliez développe la thèse, saluée par Fernand Braudel, selon laquelle les chevaux de cavalerie sont importés et non pas issus de la sélection conduite dans les haras du royaume.

mouvements de populations humaines entraînent aussi des mouvements de populations animales dont les traits spécifiques peuvent jouer le rôle de marqueurs historiques. Ainsi, en Tunisie, l'iconographie de l'époque romaine représente-t-elle des « moutons à queue fine » : ce sont en fait les arabes qui introduiront dans ce pays les moutons à queue grasse. La « frontière » entre les deux types, queue grasse/queue fine, coïncide à peu près avec la frontière algéro-tunisienne ».

Autre tournant fondamental, autre siècle, autre pays : « dans l'Angleterre du 18<sup>ème</sup> siècle, les travaux de Robert Bakewell, considéré comme l'initiateur de la sélection moderne des espèces d'animaux d'élevage, ouvrent une nouvelle ère. Elle coïncide, dans ce pays, avec l'émergence d'une classe de propriétaires terriens, du mouvement des « enclosures » (la suppression des terres communes) et l'exode des populations rurales vers les villes industrielles. Réalisant l'importance que va prendre le marché des produits agricoles, et tout particulièrement de la viande, Robert Bakewell fonde son modèle sur plusieurs principes. Tout d'abord, l'existence d'un marché de reproducteurs que se partagent un groupe d'éleveurs, propriétaires terriens, qui ont en commun une idéologie du progrès de l'agriculture. Ils définissent également ensemble les critères de qualité de ces reproducteurs selon les performances attendues de leur descendance. Ils constituent entre eux des « Livres Généalogiques » (« Flock Book » pour les ovins, « Herd Book » pour les bovins), qui enregistrent les reproducteurs répondant aux règles de qualification choisies et qui notent leurs filiations ». Des « Livres » qui sont ensuite « fermés », pour que seuls les descendants des reproducteurs déjà inscrits soient enregistrés. Une manière simple de protéger le cercle des éleveurs d'origine... Quant à leur choix de ces reproducteurs, il répond à des critères d'apparence : le développement musculaire à des fins bouchères, mais aussi des « marques de fabrique » telles que la couleur ou les cornes. En fait, alors que les lois de l'hérédité sont encore inconnues, ces « sélections » partent du principe que les reproducteurs mâles et femelles portant les mêmes caractères donneront naissance à des produits identiques. D'où le recours à une certaine consanguinité pour « fixer » les caractères recherchés...  
« Les races à viande ainsi sélectionnées avec succès en Angleterre, pour les ovins d'abord, puis pour les bovins, trouveront leur expansion en France seulement lors de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, à la faveur d'une certaine « anglomanie » qui se développe à partir du Traité de Libre Echange et qui est, par exemple, à l'origine de la célèbre race des moutons Ile-de-France (par croisement de béliers « Dishley » importés de la ferme de Robert Bakewell avec les brebis locales de type « Mérinos » ) . Ainsi, les premiers Herd Books et Flock Books sont adoptés à partir du début de la Troisième République, pour accompagner l'organisation du régime politique sur une base terrienne et rurale, avec notamment la

création d'un Ministère de l'Agriculture. Car ces Livres Généalogiques constituent en effet un système particulièrement efficace pour encadrer les éleveurs. Ils ont aussi pour effet de « créer » des races locales sur la base de types homogènes au sein de populations dont la caractéristique générale était jusqu'alors celle d'un fort éclectisme des formes, des couleurs et du cornage. Au passage, Jean-Claude Flamant ne manque pas de relever une ironie de l'histoire : « ce que nous considérons aujourd'hui comme des « races anciennes », à conserver et à préserver, trouvent là leur origine, finalement relativement récente ». Toutes ces modalités - système pyramidal, « standard » de la race défini par un « club » d'éleveurs en fonction des caractéristiques dominantes de leurs propres troupeaux – fonctionneront durablement, jusqu'au jour où intervient une autre « révolution » : celle qu'instaure, en 1966, la fameuse Loi sur l'Élevage (lire l'article ci-après).

Comme toute révolution, celle-ci s'appuie sur une série de changements qui en constitue le soubassement : en ces débuts de la Cinquième République, un ambitieux programme de modernisation de l'agriculture est lancé dans la perspective de la construction de la Communauté Européenne. La recherche agronomique et l'enseignement agricole font pleinement partie de cette stratégie, ainsi que la généralisation de nouvelles technologies : insémination artificielle, traite mécanique, contrôle laitier. Alors jeune chercheur au Centre Inra de Jouy-en-Josas, Jean-Claude Flamant vit directement cette révolution, et en livre les coulisses : « En 1965, Edgar Faure, devenu Ministre de l'Agriculture, introduit dans son cabinet un autre jurassien, Jacques Poly, fondateur et directeur du Département de Génétique Animale de l'INRA. C'est lui qui concevra et fera voter la « Loi sur l'Élevage », destinée à moderniser l'amélioration génétique des animaux de rente. Jacques Poly partait du principe que les performances du cheptel français, tout particulièrement celles des vaches laitières, étaient insuffisantes pour affronter la concurrence européenne qui allait s'engager, notamment par rapport aux élevages Hollandais. En réponse, la Loi sur l'Élevage introduit entre autres l'idée que l'amélioration génétique du cheptel doit être conçue comme une action collective portée par les pouvoirs publics. Et elle s'appuie sur une nouvelle discipline scientifique au sein de l'INRA : la génétique quantitative. Les tests réalisés dans les organismes de sélection suivis par les chercheurs depuis la fin des années 50 et les modélisations réalisées avec les premiers ordinateurs démontrèrent la rentabilité à long terme des opérations de contrôles de performances des animaux en ferme, combinées aux frais de testage des mâles et de l'insémination artificielle : il devenait possible d'obtenir un progrès génétique de l'ordre de 2% par an. Combiné à l'amélioration du régime alimentaire et des conditions sanitaires, cela permettait d'assurer une progression de la production de l'ordre de 4 à 6% l'an. En 10 ou 20 ans, le progrès génétique obtenu pouvait devenir considérable, et ceci sans « manipulation génétique », rien qu'en sachant détecter dans une

race donnée les reproducteurs ayant la plus grande probabilité de transmettre leur supériorité génétique à leur descendance... »

Restait un autre tour de force à accomplir, non plus technologique, mais politique. Jacques Poly en avait la stature : il réussit à convaincre le Gouvernement qu'en soutenant ces opérations, l'Etat apportait une aide indirecte à la productivité des unités d'élevage par une large démocratisation du progrès génétique. Les crédits furent affectés, l'ingénierie de sélection mise en place et les organismes nécessaires créés, dont les fameuses Unités de Promotion de Races<sup>7</sup>, une sorte de « parlement de la race » qui se substitua aux anciens Livres Généalogiques. « Très vite, cette organisation nouvelle sera considérée comme un modèle en France et dans le monde, tout particulièrement pour les races laitières ».

Seule ombre au tableau : « De tels schémas de sélection ne pouvaient pas être mis en œuvre sur toutes les races héritées de la Troisième République. Nombreuses étaient celles qui ne bénéficiaient pas, notamment, de l'organisation humaine nécessaire ni de la population animale suffisante. D'où l'action de regroupement de races locales engagée par les pouvoirs publics. En attendant, seul un petit nombre de races a pu bénéficier du progrès génétique et ainsi répondre aux besoins des filières économiques ». Avec un effet pervers que pointe Jean-Claude Flamant : la diminution probable de ce qu'on appelait à l'époque la variabilité génétique et que l'on désigne aujourd'hui sous le vocable « biodiversité » .

« Aussi, dès le début des années 70, des chercheurs ont proposé au Ministère de l'Agriculture qu'un pourcentage même minime des crédits consacrés à l'amélioration génétique des races dominantes – notamment la Holstein chez les vaches laitières et le Large White chez les porcs - soit réservé à l'inventaire et à la sauvegarde des races menacées<sup>8</sup>. Ce principe avait notamment surgi de débats au sein de la Société

---

<sup>7</sup> Les Unités de Promotion de Races, dites UPRA, regroupent les éleveurs, les organisations économiques, les établissements de contrôles de performances, les centres d'insémination artificielle, l'administration de l'agriculture et des services vétérinaires qui, ensemble, délibèrent sur les orientations et la qualification des reproducteurs mâles et femelles... Le tout s'accompagnant de procédures d'agrément, par les pouvoirs publics, des différents types d'organismes intervenant dans la chaîne de la sélection : établissements départementaux de l'élevage (EDE), centres de traitement de l'information, centres de production de semence, centres de diffusion de la semence...

<sup>8</sup> En Midi-Pyrénées, la politique de biodiversité a été amplifiée avec la création du Conservatoire Régional des Ressources Biologiques, dont le principe consiste à inventorier, à préserver les races locales, mais aussi à rechercher des formes originales de valorisation économiques liées aux caractéristiques spécifiques à ces races et aux terroirs auxquels ils sont liés. La réussite du Porc Noir Gascon en est un excellent exemple, une quinzaine d'années après que le projet ait été proposé par l'INRA et l'Institut Technique du Porc au Président du Conseil Régional de Midi-Pyrénées.

d'Ethnozootecnie<sup>9</sup> autour du troupeau de Rambouillet : deux siècles après sa constitution, il ne subsistait plus en effet qu'à l'état de relique... Reste que les principes adoptés en son sein pour éviter une trop grande consanguinité allaient être utilisés pour concevoir les plans d'accouplements dans des races à très faible effectif, dont la race ovine Solognote ou la race caprine Poitevine ».

Le mot de la fin de cette aventure ? L'œil de Jean-Claude Flamant pétille au souvenir de l'anecdote qui conclue son propos : « Lors de la discussion du projet de la Loi sur l'Élevage en Conseil des Ministres, Edgar Faure avait développé l'idée, après une dernière leçon le matin même de la part de Jacques Poly, qu'un taureau avait la possibilité, grâce à la congélation de sa semence, de réaliser des dizaines de milliers d'inséminations. Le Général de Gaulle avait alors commenté, songeur : « *Oui, c'est vraiment très important !* ». Quinze ans plus tard, Edith Cresson, alors Ministre de l'Agriculture, interpellait Jacques Poly, devenu Président Directeur Général de l'INRA : « *Monsieur Poly, comment avez-vous pu faire passer une loi de gauche dans un gouvernement de droite ?* ». Réponse : « *Madame le Ministre ! Le sperme n'est pas de droite ou de gauche ! Il est bon ou il est mauvais !* ».

---

<sup>9</sup> La Société d'Ethnozootecnie a été créée à l'initiative de Raymond Laurans, alors directeur du Centre Zootechnique de Rambouillet. Celui-ci avait notamment organisé une rétrospective de l'introduction, du développement et de la conservation des Mérinos à Rambouillet.

### **Préhistoire : la révolution « agri-culturelle »**

Et si l'apparition de l'agriculture et de l'élevage, intervenue au Néolithique, dans les premières sociétés sédentarisées du Proche-Orient, était à comparer avec l'irruption de l'art ? L'hypothèse d'une révolution mentale de même nature est plus que séduisante. C'est celle qu'énonce Jacques Cauvin, dans son ouvrage « Naissance des divinités, naissance de l'agriculture » (Coll Champs, Flammarion, 1997) et que cite Jean-Claude Flamant lors de sa conférence.

Commençons par balayer les idées fausses : « Le passage à l'agriculture n'est pas, à ses débuts, une réponse à une situation de pénurie : tel a été l'apport décisif des fouilles à Mureybet. Les préhistoriens, pourtant, n'ont guère envisagé jusqu'à présent d'autres explications à ce changement qu'un déséquilibre alimentaire survenu entre population humaine et ressources sauvages. Pour Gordon Childe, la cause en devait être climatique : le climat du Proche-Orient étant devenu plus aride, non seulement les hommes mais les plantes et animaux domesticables avaient dû trouver refuge dans les zones les plus épargnées : oasis, bords de fleuves. L'agriculture et l'élevage seraient dès lors issues de ce voisinage obligé sur des espaces restreints et démographiquement saturés. Les recherches n'ont pas confirmé cette hypothèse climatique ». Même chose pour une seconde hypothèse, qui ne convainc pas plus Jacques Cauvin : une expansion démographique accompagnée d'une amorce de sédentarisation aurait favorisé de nouvelles stratégies nourricières pour pallier un manque de ressources. Non, répond Jacques Cauvin : les hommes se situaient plutôt dans une économie d'abondance autour de la chasse et de la cueillette.

En fait, basculons radicalement de registre. Pour l'auteur, l'origine de l'agriculture ne relève ni des explications biologiques, ni des aléas climatiques ou des sursauts démographiques. Elle est d'abord et avant tout culturelle. Ce qui bouleverse alors ces premiers hommes, c'est un regard nouveau porté sur le milieu naturel, une véritable révolution préparée au cours du X<sup>e</sup> millénaire, quand surgit la révolution mentale des symboles, observée à travers l'art du Néolithique. « La fonction du symbolique est (...) de rendre intelligible à l'homme le monde qui l'entoure en même temps que sa propre place dans ce monde. Il y a surtout les situations limites auxquelles chacun se heurte, qui sont la souffrance et la mort et l'angoisse destructrice qu'elles génèrent, auxquelles toute mythologie se doit de donner une réponse pour assurer l'équilibre intérieur des sociétés ». L'événement psychique, le voilà résumé – Jacques Cauvin détaille évidemment son avènement au fil des pages : « une déchirure nouvelle au sein de l'imaginaire humain entre un « haut » et un « bas », entre un ordre de la

force divine personnifiée et dominatrice et celui d'une humanité quotidienne .... » Certes, mais quel lien avec l'idée même de l'agriculture ? C'est que cette « béance nouvelle entre le dieu et l'homme est dynamique : elle a dû modifier entièrement la représentation que l'esprit humain se faisait du milieu naturel et susciter des initiatives inédites en débloquent en quelque sorte l'énergie nécessaire pour les mener à bien, comme l'effet compensatoire d'un malaise existentiel jamais ressenti. Spectatrices jusqu'alors des cycles naturels de reproduction du monde vivant, les sociétés néolithiques s'autorisent à y intervenir en tant que producteurs actifs. La chose eût été possible bien avant, techniquement parlant, mais ni l'idée ni l'envie ne leur en étaient simplement jamais venues ». Dès lors, cette « Révolution des symboles » et cette installation de l'agriculture, au départ très localisée au Proche-Orient stricto sensu (le Levant) connaîtra au cours de plusieurs millénaires des processus de diffusion en Orient, dans l'aire méditerranéenne et au-delà.

Né d'une nouvelle extraversion de l'homme qui lui permet d'annexer le monde, l'élevage obéit, selon J.Cauvin, à cette pensée religieuse, qui mène à une « révolution dans les actes ». Ainsi, si les hommes ont d'abord affronté l'animal – notamment le taureau- à travers la chasse et l'imaginaire, ils en viennent peu à peu à l'idée d'une domination plus effective sur l'animal : la domestication. D'abord celle de la chèvre, du mouton et du chien, plus tard, celle du taureau, d'accès plus malaisé, du porc et enfin du cheval.

## **DANS L'AIR DU TEMPS**

*Ils se connaissent bien et s'apprécient. L'un –Jean-Claude Flamant- cite volontiers l'ouvrage de l'autre –Bertrand Vissac-, qu'il trouve « remarquable ». Autour de l'essai de ce dernier, intitulé « Les vaches de la République », et de son itinéraire au sein de l'Inra, l'article de la journaliste Catherine Vincent éclaire un-demi siècle de recherches pour l'amélioration de nos races bovines. Cet article, reproduit ci-dessous, est paru dans le journal Le Monde, le 29 juin 2002.*

### **Les vaches de la République, entre folie et espérance**

Bertrand Vissac est né au début des années 1930, à mi-chemin de la ville et de la campagne auvergnate, en bordure du bourg de Langeac (Haute-Loire). Son père y possédait une exploitation d'une dizaine d'hectares, dont la première richesse était constituée de dix vaches laitières - des montbéliardes. *"J'ai appris le métier de paysan dans ma jeunesse des années de guerre et les rudiments charnels de la sexualité en menant les vaches au taureau"*, précise-t-il d'emblée. Le bac aidant, et la racine paysanne restant vivace, il fait le *"grand saut"* vers la capitale. Objectif : l'"Agro". Il y découvre la modernité de la zootechnie,

et l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), dans lequel il mènera toute sa carrière de chercheur.

Près d'un demi-siècle plus tard, après avoir dirigé deux départements de l'INRA, Bertrand Vissac, désormais directeur de recherche émérite, publie *Les Vaches de la République* (cf bibliographie). Témoignage unique du parcours d'un chercheur-agronome, ce livre fera sans doute référence. Réunissant une somme de connaissances peu commune, il retrace un demi-siècle de recherches sur l'élevage des bovins - hier base de l'autosubsistance, puis fer de lance de la paysannerie d'après-guerre, et qui, aujourd'hui, symbolisent tout autant les excès du productivisme que la reconquête des territoires ruraux. Vibrant plaidoyer pour une vision systémique de l'élevage, cet ouvrage s'adresse aux enseignants comme aux chercheurs. Mais il est avant tout dédié aux éleveurs : *"Ceux d'Auvergne, d'Europe et d'ailleurs, les opulents sélectionneurs comme les modestes paysans (...), tous entraînés dans le tourbillon de leur village devenu planétaire."*

*" Quand tu ne sais pas où tu vas, réfléchis d'où tu viens"*, aime à dire Bertrand Vissac en citant un proverbe africain. Dans la première partie de son livre, historiquement passionnante, il rappelle donc comment se pratiquait, autrefois, l'amélioration du bétail. Avant les avancées conjointes de la physiologie et de la génétique, qui permirent soudain de sélectionner les animaux sur des critères précis (lait, viande, fécondité) afin d'en tirer le profit maximum. Avant la loi française de 1966 sur l'élevage, ce *"grand dessein gaullien"* qui donna un cadre national au développement de la sélection des taureaux sur descendance et à l'insémination artificielle. Avant les "trente glorieuses" et leurs certitudes - *"le sperme n'est ni de droite ni de gauche, il est bon ou il est mauvais"*: la boutade est attribuée à Jacques Poly, fondateur du département de génétique animale de l'INRA en 1964, devenu directeur général de l'Institut en 1978. Avant les premiers doutes des six, puis des douze pays de la CEE sur la politique agricole commune... Avant. C'est-à-dire depuis l'Antiquité jusqu'aux années d'immédiat après-guerre - il y a tout juste un demi-siècle.

## **SÉLECTION MODERNE DU BÉTAIL**

Si la sélection du bétail domestique a commencé il y a 6 000 ans, elle fut longtemps très empirique. Ni la théorie d'Hippocrate ni celle d'Aristote ne purent éclairer l'éleveur : pour l'un comme pour l'autre, le concept de "génération animale" restait confus, et mêlait allègrement, faute d'une science suffisante, les règles de la reproduction, de l'hérédité et du milieu. C'est pourtant sur ce socle que s'appuyèrent, jusqu'au milieu du XXe siècle, des générations de paysans voulant améliorer leurs animaux. Avec d'indéniables résultats. Notamment en Angleterre, où la dynamique économique et sociale va créer un contexte favorable à l'innovation technique en élevage, et où s'élaborent, à partir du XVIIe siècle, les principes de la sélection moderne du bétail.

Fin du XVIIIe siècle : sous l'impulsion de quelques gentlemen-farmers plus innovateurs que d'autres tout s'accélère. *"Le temps est venu pour l'agriculture non plus seulement de produire la nourriture du paysan et de sa famille, mais également de lui apporter un pouvoir économique."* Ainsi naîtra la durham, race précoce et bouchère qui entraînera en France un véritable courant d'"anglomanie". Appréciée outre-Manche pour son adiposité, la race, insuffisamment laitière et inapte au travail, se révèle vite non conforme aux habitudes alimentaires des Français. Elle ne se maintient que brièvement dans notre pays, mais amènera à la création de la maine-anjou. Elle exercera également une influence sur l'évolution d'autres races, telle la normande ou la charolaise.

Ensuite ? Partout où l'élevage était développé, ce fut la grande époque de la maîtrise de la physiologie de la reproduction. A quoi s'ajouta, dans les années 1960, celle de la génétique. *"Cinquante ans auront suffi pour que les connaissances biotechniques fassent sortir la paysannerie française de "l'état de nature"*, résume Bertrand Vissac. Avec les succès que l'on sait. Avec, aussi, ses limites et ses errements.

*"Les vaches et leurs modes de production ne peuvent être assimilés à des produits matériels, dont les gènes et les clones sont destinés à être manipulés par des monopoles qui deviendraient les seuls détenteurs du savoir et du pouvoir sur la génération du vivant",*

prévient-il. Une mise en garde assortie d'un mince espoir : l'avenir des populations bovines est *"encore le fait des décisions d'une multitude d'éleveurs organisés localement et détenteurs de cultures que nous devons comprendre, car ils sont peut-être le dernier rempart à une évolution bio-technologique débridée et incontrôlée du vivant en général"*. Encore, mais pour combien de temps ?

## **Catherine Vincent**

### **Avant : le retard**

Avant la loi sur l'élevage de 1966, le retard français était patent. La génétique animale n'existait quasiment pas et l'élevage français, de ce point de vue, ne se portait guère bien. 60 000 bovins seulement étaient soumis au contrôle laitier, alors que les Pays Bas en contrôlaient un million. Quant à la production laitière, la vache française produisait environ 2 600 kilos de lait, contre 4 000 pour une vache hollandaise.

### **Après : l'exploit**

En 20 ans, la France est devenue championne d'Europe dans la génétique quantitative et ses applications...

Alors que les premiers centres d'insémination artificielle sont créés dans les années 55-60, deux décennies plus tard seulement, 80% du cheptel laitier était inséminé. Avec cette technique, les taureaux géniteurs peuvent engendrer 60 000 descendants, tandis que les béliers « donnent » 1 500 descendants.

De même, les schémas d'amélioration génétique s'assimilent à une prouesse mondiale pour la production laitière : trois ans après la loi, déjà, les nouvelles génisses françaises donnaient 30% de lait en plus. Rapidement, avec la Pie Noire, la France a réussi à dépasser les Anglais et les Hollandais en la matière. Et a creusé son avance en important la reine des bovins laitiers, la Holstein des Usa et du Canada, qui produisait 1000 kilos de lait en plus.

## ***Pour en savoir plus...***

-« **Naissance des divinités, naissance de l'agriculture** », Patrick Cauvin, Ed Champs Flammarion, 1997. Lire l'article pages précédentes.

-« **Les vaches de la République : saisons et raisons d'un chercheur-citoyen** », Bertrand Vissac, Ed. Inra, Collection Espaces Ruraux.

-« **La domestication des animaux par les hommes préhistoriques** », D.Helmer. Ed.Masson, 1990.

-« **L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion** ». Jean-Pierre Digard, Editions Fayard. 1990.

-« **Races d'hier pour l'élevage de demain** », Annick Audiot. Ed. Inra, Collection Espaces Ruraux. Ce livre détaille les raisons, les méthodes et les exemples de la conservation des races d'animaux domestiques. A.Audiot est l'animatrice du Conservatoire régional des ressources biologiques de Midi-Pyrénées.

-« **Prémices et débuts de la sélection animale en France** », Ethnozootechnie N°63. Edité par la société d'Ethnozootechnie. 16 bis boulevard Cote Blatin. 63 000 Clermont-Ferrand. Ce numéro est issu d'une journée d'étude de la Société d'Ethnozootechnie, en avril 1999, où se sont succédées les conférences d'intervenants prestigieux, pour la plupart généticiens.

-« **Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ?** », F.Burgat avec la collaboration de R.Dantzer. Ed. Inra, Collection « Le point sur ». 2001.

-« **Animal, mon prochain** », de Florence Burgat. Odile Jacob. 1997. Une étude du statut de l'animal en Occident depuis le 17<sup>ème</sup> siècle à travers l'analyse des grands philosophes.

-« **Les Français et leurs animaux** », de Jean-Pierre Digard. Fayard, 1999. De la zoolâtrie, cet excès d'amour pour l'animal favori, à l'esclavagisme des maîtres abusifs, ce sociologue montre les dérives comportementales de certains de nos concitoyens, y compris celles de certains fervents protecteurs des animaux, prompts à l'anthropomorphisme.

## **Sur Internet :**

[www.agriculture.gouv.fr](http://www.agriculture.gouv.fr) : les pages d'histoire du site du ministère de l'agriculture sont très lisibles et proposent des résumés clairs de l'aube de l'agriculture (textes de Michel Guy).

[www.revues.org/cahiers-histoire/index](http://www.revues.org/cahiers-histoire/index) : les articles rédigés par des chercheurs et universitaires que proposent les Cahiers de l'Histoire constituent toujours une mine d'informations. En l'occurrence, notons celui consacré à « l'animal domestique (XVIe-XXe) », par Eric Baratay et Jean-Luc Mayaud.

[www.inapg.inra.fr/dsa/especes/especes.htm](http://www.inapg.inra.fr/dsa/especes/especes.htm) : le site du département des sciences animales de l'Institut national d'agronomie Paris-Grignon présente un point détaillé sur les races domestiques françaises.

[www.educagri.fr/bergerie.nationale](http://www.educagri.fr/bergerie.nationale) : la Bergerie Nationale de Rambouillet, créée sous Louis XVI, vit la création, en 1786, du premier troupeau français de Mérinos, importés d'Espagne. Aujourd'hui encore, la Bergerie Nationale est particulièrement active.

